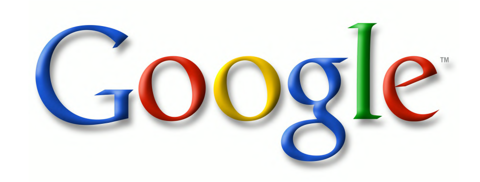


Martel, Caristie.

Célimène aux enfers.



H^e Lintilhac

CARISTIE-MARTEL

de la Comédie Française

Célimène aux Enfers

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS LIBRES

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le *Théâtre National* de *l'Odéon*, le 15 Janvier 1895,
à l'occasion du 273e anniversaire de la naissance de Molière.



PARIS

TRESSE ET STOCK, LIBRAIRES-ÉDITEURS

8, 9, 10 ET 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS

—

1895

au spirituel et aimable Cigalier,
Eugène Lintilhac,
bien cordial hommage —
Caristie Martel

Célimène aux Enfers

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS LIBRES

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le *Théâtre National de l'Odéon,* le 15 janvier 1895,
à l'occasion du 273e anniversaire de la naissance de Molière.

CARISTIE-MARTEL
de la Comédie-française

Célimène aux Enfers

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS LIBRES

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le *Théâtre National de l'Odéon*, le 15 janvier 1895,
à l'occasion du 273e anniversaire de la naissance de Molière.



PARIS
TRESSE ET STOCK, LIBRAIRES-ÉDITEURS
8, 9, 10 ET 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS

1895

A

MM. MARCK ET DESBEAUX

Directeurs du *Théâtre National de l'Odéon*.

Hommage reconnaissant,

C. M.

DISTRIBUTION

Personnages.		Acteurs.
MERCURE	MM.	Amaury.
CARON		Jahan.
ALCESTE		Fenoux.
ORONTE		Jahyer.
PANCRACE		Paumier.
MARPHURIUS		Darras.
THALIE	MMmes	Rose Syma.
CÉLIMÈNE		Roybet.
LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS . . .		Dunoyer.

La Scène est aux Enfers, région de l'Érèbe.



CÉLIMÈNE AUX ENFERS

Aux Enfers, — région de l'Érèbe, — un jardin accidenté de rochers, — massifs de cyprès et de buis, — trois allées aboutissant à la scène. — Sur le devant de chaque côté, des blocs de rochers couverts de mousse et pouvant servir de bancs. Une faible lumière éclaire le paysage.

SCÈNE PREMIÈRE

CARON, THALIE

(Au lever du rideau on entend à la cantonade des rires et des cris.)

CARON, à la cantonade.

Holà! messieurs les morts, taisez-vous, s'il vous plaît ;
Vous babillez comme des pies.

UNE VOIX.

A bas Caron!

UNE AUTRE.

A bas!

UNE AUTRE.

Est-il vieux!..

UNE AUTRE.

Est-il laid!..

(Les rires et les cris redoublent.)

CARON, entre suivi de Thalie.

Taisez-vous, tas d'impies!
Silence! ou je vous fais fouetter par les harpies!

(Le bruit cesse.)

Parle, Thalie, ils ont fait trêve à leurs transports...
Me diras-tu quels sont ces morts
Dont l'avalanche escorte, ici, ton ambassade,
Et fait, si grand matin, scandale aux sombres bords?

THALIE.

Calme-toi donc, ô batelier maussade;
Quand cesseras-tu d'aboyer?

CARON, se calmant.

Que veux-tu? — par des morts s'entendre ainsi railler...
Pardonne mon humeur, ô Muse aux tresses blondes.

THALIE.

As-tu lu, comme moi, dans l'*Écho des Deux Mondes*,
— Le mieux informé des journaux
Admis chez le juge Minos, —

Que Paris, la cité des arts dont je suis fière,
Célébrera, ce soir, la fête de Molière?

CARON.

Quoi! l'histrion rimeur...

THALIE.

Parle mieux; c'est le seul
Qui jusque chez les dieux fonda la comédie,
Et dont la double gloire est par nous applaudie.
Sache que ce Molière est mon plus cher filleul;
Respecte-le, Caron, si tu veux me complaire.

CARON.

Excuse-moi, Thalie, on le disait damné...

THALIE.

Eh bien, du jour heureux où ce grand homme est né,
Les élus fêteront aussi l'anniversaire,
Aux Champs-Élyséens, où n'entre aucun maudit,
Et dont l'accès, Caron, t'est, peut-être, interdit... ?

CARON, tristement.

Quand on n'est, comme moi, qu'un dieu de vestibule...
Enfin me diras-tu, sans tant de préambule,
Quels spectres enragés saccagent mes gazons?

THALIE.

Des échappés des petites maisons,
Des types, tu l'as vu, parfaits de ridicule,

Contemporains de ce roi des rimeurs,
Que sur la scène étrilla sa férule,
Pour amuser son siècle et corriger ses mœurs.

CARON.

Qui donc a pu franchir les infernales geôles,
Pour mettre en liberté ces drôles ?

THALIE.

C'est moi; Minos m'a fait ce grand honneur.

CARON.

Eh quoi! Minos? — je suis ton humble serviteur...

THALIE.

Sur un ordre de lui, les Euménides pâles
Ont ouvert devant moi leurs portes sépulcrales ;
Et le triste bétail humain,
Avec moi, de l'Érèbe a suivi le chemin.

CARON.

Mais pourquoi choisir mon domaine ?

THALIE.

Parce qu'il est le plus tempéré des Enfers,
Et le seul qui permette à ces pauvres pervers
De bien courir la pretentaine,
En attendant que notre tribunal
Prononce sur leur sort un jugement final.

CARON.

On va juger chez moi cette ménagerie?
Sommes-nous à la foire aux singes, je vous prie?

THALIE.

J'attends ici Mercure, et nous ferons un choix,
(Murmures à la cantonade.)
Parmi tous ces pécheurs dont glapissent les voix,
Afin de n'envoyer à Molière qu'on fête
Qu'une ambassade fort honnête,
Digne de faire honneur au Panthéon gaulois.

SCÈNE II

CARON, MERCURE, THALIE

MERCURE, sautant en scène.

Je viens vous aider, camarades.

CARON.

Salut, fils de Maïa, la reine des pléiades,
Magicien parfait dont les dieux sont jaloux!...

THALIE.

Mercure, tu me vois, première, au rendez-vous!

MERCURE.

Tu m'attendais, Muse adorable ?
Mais, sous le ciel, est-il un lieu
Où l'on n'attende pas un peu
Le messager incomparable,
Tout à la fois démon et dieu ?
Je suis l'introducteur des âmes
Qui se rendent au sept Enfers ;
Je gronde, en chemin, les pervers,
Et je console un peu les femmes. .
Poète, alchimiste et sorcier,
— Mon caducée en est l'emblème —
Je changerais en financier
Homère et Socrate lui-même.
Je suis voleur : à Cupidon
Parfois j'emprunte la figure ;
A Vénus je prends la ceinture,
Son orgueil à dame Junon ;
A Flore j'arrache une rose,
Une plainte à la nymphe Écho ;
Et je prélève quelque chose
Sur toute belle qui s'expose
A payer son galant écot...

(S'adressant à Caron.)

Mais parlons gravement. Apprends, toi, que Mercure
Et le docte Apollon ont fait une gageure...

THALIE, l'interrompant.

Oüi, Phébus, qui préside à nos divins concerts,
Affirmait que, parmi les fantastiques hôtes
Dont Minos, aujourd'hui, daigne briser les fers,
Nous en trouverions dix, corrigés de leurs fautes;
Dix, ayant mérité, par des remords pieux,
D'aller fêter Molière, auprès des demi-dieux.

MERCURE.

Et moi, je soutiens, moi, l'opinion contraire.
Nous n'en trouverons pas quatre, j'en suis fâché,
Dont l'âme n'ait gardé la tache toujours chère
De son mauvais penchant et de son vieux péché.
Je vais plus loin dans mon réquisitoire :
Si j'en découvre un seul convaincu de ses torts
Par deux siècles de purgatoire
Je ferai grâce à tous ces morts !...

(Il indique la droite.)

THALIE.

J'en prends acte, Mercure. Entrons-nous en campagne ?
Je suis juge et partie; et si tu perds, je gagne ?

MERCURE.

C'est convenu. Voyons les pantins de l'enjeu.

THALIE, indiquant la droite.

Ils se morfondent quelque peu
Sous les cyprès de cette allée obscure,

Attendant qu'il te plaise, infatigable dieu,
De rendre à leurs os la parure
Que leur donna, jadis, dame Nature.

MERCURE.

Oui, faisons ce miracle : émerveillons l'Enfer;
Réparons, je le veux, les ravages du ver.
Que sous sa forme primitive,
Chacun de ces spectres revive,
Avec sa flamme au cœur, avec son souvenir,
Avec la convoitise encor de l'avenir.
(S'adressant à Thalie.)
Ça ! la liste des morts, donne-la-moi, Thalie.

THALIE, tire de sa ceinture un parchemin.

La voici, de ma main clairement établie.

MERCURE, lisant la liste.

Pourquoi ces noms rayés ?

THALIE.

Ces morts-là sont exclus
De l'épreuve que l'on prépare,
Par la raison qu'ils sont, les uns, chez les élus,
Et les autres dans le Tartare
D'où jamais on ne revient plus...

MERCURE, lisant toujours.

Oui, Tartuffe et Don Juan... sont damnés... mais Alceste ?

CÉLIMÈNE AUX ENFERS.

THALIE, indiquant la droite.

Il est là.

MERCURE.

Sur son nom pourquoi ce trait funeste ?

THALIE.

Pour t'informer qu'au tiers de son mortel chemin
Le malheureux s'est tué de sa main.

MERCURE.

Je n'ai pas à juger le pauvre philosophe.

THALIE.

C'était un cœur d'enfant, sous sa virile étoffe;
Il s'était ardemment épris
De la coquette Célimène,
Et ce héros d'honneur, dont la vertu romaine
Servait d'exemple à tout Paris,
Ne put survivre un jour à ses rêves trahis
Par l'abandon de l'inhumaine...
Mais les Parques, bientôt, vengèrent tant d'amour;
La belle qui rêvait quelque autre épithalame,
En dansant follement aux fêtes de la Cour,
Dans un menuet rendit l'âme.

MERCURE.

Célimène, à coup sûr, n'ignora pas comment
Périt, pour ses beaux yeux, son romanesque amant;

Ses remords naîtront-ils, ici, de sa mémoire ?
Nous en jugerons... mais *motus* sur cette histoire !
Et toi, Caron, surveille, en leurs ébats,
Ces échappés du purgatoire,
Et s'ils veulent savoir leur sort... ne réponds pas.

CARON.

Étant portier, je sais le prix d'une parole.

MERCURE.

Et moi le prix du temps qui vole.
Viens consoler ces morts avec ta douce voix,
Thalie, à toi d'abord l'honneur de faire un choix.
Exhumons, à nous deux, l'œuvre du grand Molière;
Et si dans nos portraits, qu'admirera l'Enfer,
L'humanité ne revit pas entière,
Qu'on me dénonce à Jupiter.

(Mercure et Thalie sortent à droite.)

SCÈNE III

CARON, seul.

O grand magicien, va faire des prodiges.
De la destruction efface les vestiges :
Sur ces os, décharnés et verts,
Fais refleurir les chairs vermeilles,
Afin qu'on puisse voir voltiger les abeilles
Où l'on voyait ramper les vers.

Que l'éclair du regard flamboie
Dans ces deux trous, source de pleurs,
Pour qu'il y brille un jour de joie,
Après des siècles de douleurs...
Puis, sur ces corps, aux grâces rajeunies,
Répands à flots la soie et le velours;
Prodigue les rubans, les fleurs, tous les atours,
Des formes, des couleurs toutes les harmonies;
Ton pouvoir n'effacera pas
L'orgueil, l'instinct du mal qui survit au trépas,
Et les prendra par les entrailles,
Aux sombres bords — comme à Versailles. —
Toujours enclin à son premier penchant,
L'homme, cet animal, sera sot ou méchant.

(Musique. — Grand jour.)

Mais l'ombre se dissipe... et je crois faire un rêve.
Quel jour surnaturel se lève
Dans un nouvel Érèbe, enchanté, radieux?...
Apollon, dieu des Arts, pour saluer Molière,
Sans doute, fait vibrer ces sons mélodieux,
Dans les flots d'or de sa lumière!...

(Murmures de voix à la cantonade.)

Comme là-haut, dans les cités,
La vie avec un bruit sinistre se révèle;
J'entends parler... on se querelle...
Les hommes sont ressuscités!...

(Caron remonte la scène.)

SCÈNE IV

CARON, THALIE

CARON, regardant dans l'allée à droite.

Thalie accourt... agile autant que belle!

THALIE, entrant rapidement.

Caron, le grand miracle est accompli... tu vois
Une muse contente et fière de sa voix.
Sur nos pécheurs, dont je charmais l'oreille,
Mercure a déployé son magique arsenal;
Et, pour rendre à chacun son prestige idéal,
Son caducée a fait merveille! —
Ils sont vêtus, parés, enrubannés, frisés,
Joyeux d'être vivants et métamorphosés!...

CARON.

Muse, mes compliments de la bouffonnerie.
Et Mercure, où s'est-il envolé, je te prie?

THALIE.

L'aimable dieu, jaloux de remplir son devoir,
Peut-être aussi, défiant de lui-même,
Est allé supplier Pluton, maître suprême,
De lui conférer le pouvoir
D'absoudre ou condamner à jamais les victimes
Que Minos, pour un jour, fit sortir des abîmes...

Obtiendra-t-il cette faveur?
Pour l'un de ces mortels, auquel je m'intéresse,
Je le voudrais, sur mon honneur!...

CARON.

Alceste, apparemment, émeut ton noble cœur?

THALIE.

Oui, j'ai pitié, je le confesse,
De cet esprit d'élite, égaré sur ces bords;
Souhaitons qu'il soit sage... et contrit de ses torts...
(Murmures de voix à droite.)
Il vient...

CARON, regardant.

Accompagné de quelques bons apôtres...

THALIE.

Je veillerai sur lui; toi, surveille les autres.
(Caron et Thalie se retirent dans les arbres du fond.)

SCÈNE V

ORONTE, ALCESTE, PANCRACE, MARPHURIUS

ALCESTE, entrant vivement.

Quoi! vous êtes l'auteur de ce plat madrigal?

ORONTE.

Je l'avoue. Et pourquoi le jugez-vous si mal?

ALCESTE.

C'est une flatterie indigne envers Mercure.

ORONTE.

A notre bienfaiteur je rends grâce, en effet;
Ne m'a-t-il pas tiré de ma prison obscure
Et rendu la lumière?

ALCESTE, sombre.

Est-ce donc un bienfait?

ORONTE.

N'a-t-il pas mis enfin dans votre âme et la mienne
Un mutuel oubli de notre brouille ancienne?

ALCESTE.

L'oubli, Monsieur, après ce que vous avez fait?

PANCRACE, passant au milieu.

La logique nous dit par la voix d'Aristote...

ALCESTE.

Quoi? qu'Oronte mentait... et que Pancrace ergote?...

MARPHURIUS.

N'affirmez point. Pyrrhon, chapitre de l'erreur,
Expose que le doute est la loi du rhéteur...

ALCESTE.

Docteur Marphurius, que l'Enfer vous confonde!

PANCRACE.

Messieurs, votre science est pour nous trop profonde.
Laissez-nous, seuls ici, poursuivre l'entretien.
Alceste, permettez...

ALCESTE.

Non, je ne permets rien.

ORONTE.

Croyez...

ALCESTE.

Vos mauvais vers n'étaient pas nécessaires.

ORONTE.

D'accord. Mes sentiments, du moins, étaient sincères.

ALCESTE.

Vos sentiments, morbleu! vos sentiments!... — Assez!
Que ces mots-là par vous ne soient plus prononcés.
Car le mensonge fut votre arme favorite,
Dans l'humaine bataille, histrion hypocrite;
Et toujours, pour tromper sans pudeur, sans remords,
Comme chez les vivants, vous mentez chez les morts.
Auguste vérité que j'ai tant poursuivie,
J'ai fait, sans te trouver, l'épreuve de la vie;
N'atteindrai-je jamais l'asile souhaité
Où l'écho de ta voix sera seul écouté?

ORONTE, s'approchant.

Mon ami...

ALCESTE.

Je n'eus point d'ami, parmi les hommes.
Qui vous fait, chez Pluton, croire que nous le sommes?
Non, non... En haut, en bas, partout, des êtres faux,
Traîtres ou courtisans, victimes ou bourreaux;
Car tous, enfants maudits que la malice enflamme,
Naquirent du baiser perfide de la femme!...

(Alceste s'enfuit à gauche. Thalie et Caron se montrent au fond. Oronte descend sur le devant. Les deux docteurs parlent bas à droite.)

SCÈNE VI

THALIE, CARON, PANCRACE, MARPHURIUS, ORONTE

CARON, regardant s'enfuir Alceste.

Vers la rive du fleuve il dirige ses pas...

THALIE.

Malheureux... Cherche-t-il encore le trépas?
Caron, surveille tout... je cours à sa poursuite.

CARON.

Va, va, de tous ces fous j'observe la conduite.

(Thalie disparaît à gauche.)

ORONTE.

Quel homme! toujours tel qu'il était à Paris :
Nerveux, paradoxal, le plus faux des esprits.
L'Enfer n'a pas changé son caractère, en somme;
Toujours mêmes défauts.

CARON, s'approchant d'Oronte.

Et vous, mon gentilhomme?

ORONTE, vexé, regarde tour à tour Caron et les docteurs.

Par la sambleu! l'on voit, céans, bien des magots!

(Il sort rapidement par le fond et bouscule, en passant, Marphurius dont le chapeau tombe à terre. Caron retourne à son observatoire.)

MARPHURIUS, immobile.

Ce mot n'est pas flatteur pour les échos...

PANCRACE.

Et pour nous?... L'insolent! le lâche nous insulte!

MARPHURIUS, froidement.

Ce n'est qu'un bruit de plus dans le tumulte.

PANCRACE, secouant Marphurius.

Fâchez-vous donc, car mon sang bout!

MARPHURIUS, avec calme.

Moi, je n'affirme rien du tout.
Le doute, ardent Pancrace, est la règle première
Pour raisonner, sans jamais avoir tort.

PANCRACE.

Doutez-vous qu'il nous ait insultés? C'est trop fort.
Mais n'a-t-il pas fait choir, par sa fuite grossière,
Votre chapeau dans la poussière?

(Pancrace ramasse le chapeau et l'enfonce sur la tête de Marphurius.)

Regardez. Est-ce là le chapeau d'un docteur?

MARPHURIUS, froidement.

Oui, docteur Pyrrhonien — je le suis; — car je doute
De tout ce que je vois, de tout ce que j'écoute.
L'homme se débat dans l'erreur;
Les choses, ici-bas, sont pures apparences;
J'ai fait, sur ce sujet, cinquante conférences...

PANCRACE.

Vous croyez-vous encor sur terre, vieux rêveur?
Mais des Enfers nous habitons les rives,
Et de Minos nous sommes les convives;

(Caron est descendu en scène; il rit.)

Mercure par son art nous a ressuscités;
Voici Caron qui rit à vos côtés
De voir votre mine ahurie...
Doutez-vous aussi d'être en vie?

MARPHURIUS.

Vous ergotez... autant en emporte le vent...
Je ne suis pas certain, Monsieur, d'être vivant.

PANCRACE.

Quel sceptique enragé vous faites!
Pouvez-vous bien douter d'exister?

MARPHURIUS, toujours immobile.

Je le puis.

PANCRACE, tout près de lui.

Moi, je raisonne, donc je suis.
Vous extravaguez, donc vous êtes...

(Il sort au fond. En sortant, il pousse Marphurius, dont le chapeau tombe.)

MARPHURIUS.

Hein? Que dit-il? Se moque-t-il de moi?
(Il ramasse son chapeau avec un geste de colère.)
Ah! si je le croyais!

CARON, lui arrêtant le bras.

Dans le doute, abstiens-toi.

(Marphurius, furieux, sort à droite. — Caron éclate de rire.)

Ces grands docteurs, bâtisseurs de systèmes,
Voudraient régenter l'Univers;
Mais le moindre de leurs travers
C'est d'être aveugles pour eux-mêmes.
(Murmures au fond, à droite.)
Encor ce bel esprit qui roucoule ses vers...
(Il disparaît au fond à gauche.)

SCÈNE VII

ORONTE, CÉLIMÈNE

(Ils viennent d'une allée à droite.)

ORONTE.

Dans un Enfer plus doux, quand mon bras vous amène,
Pourquoi trembler ainsi, charmante Célimène?
Redoutez-vous d'y voir Alceste?... Sur l'honneur,
Nous ignorons encore où siège ce grondeur!...

CÉLIMÈNE.

Je vous rends grâce, Oronte; ici, sous votre escorte,
Je puis des courtisans éviter la cohorte.
Mon cœur cherche la paix, non les galants propos.

ORONTE, il fait asseoir Célimène et reste debout.

Dans ce sauvage abri, goûtez donc le repos.
Parbleu, je l'avouerai, dans nos métamorphoses,
Le dieu Mercure a fait fort galamment les choses;
En me parant de soie et de velour,
Il rend mon sort fort enviable;
Dans un habit décent je vous ferai ma cour;
Et si ce dieu daignait me gagner votre amour,
Ce dieu-là serait un bon diable!...

(Il rit.)

CÉLIMÈNE.

Je voudrais plaisanter, Oronte, je ne puis...

ORONTE.

Un nuage, en effet, voile votre sourire.
Par delà le tombeau gardez-vous des ennuis?
Dans vos beaux yeux si les miens pouvaient lire!
Souhaitez-vous un bien qui soit en mon pouvoir?
Je veux le conquérir sur l'heure;
Parlez, beauté que rien ne saurait émouvoir;
Une seconde fois, voulez-vous que je meure?

(Oronte s'agenouille.)

CÉLIMÈNE.

Des chevaliers Oronte est bien le plus courtois;
Il ne saurait mentir à sa noble origine;
Je suis sensible, autant que je le dois,
A tout ce que, pour moi, son grand cœur imagine;
Mais je ne dicte plus mes lois
A ceux qu'à mes genoux la sympathie incline.

ORONTE, se levant.

Pour dissiper votre souci,
Écoutez un quatrain qu'on trouve plein de grâce;
Je l'ai rimé, tantôt, en arrivant ici...

(Bruit de voix.)

Des importuns... venez... changeons de place...

(Célimène se lève.)

(Des groupes de personnages traversent le fond du théâtre. Oronte et Célimène, rebroussant chemin, se séparent; le premier descend à gauche, Célimène à droite.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CARON, LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS

UNE VOIX, à la cantonade.

Laissez passer, fière comme Pallas,
La comtesse d'Escarbagnas!

ORONTE, à part, évitant de la regarder.

La comtesse... Quel embarras!

LA COMTESSE, très agitée et jouant de l'éventail.

Oui, vilains, oui, manants, j'ai le droit d'être fière.
Vertuchou! mes aïeux descendaient des Titans!
Et les vôtres, perdus dans l'humaine poussière,
N'étaient que des orangs-outangs!...

CÉLIMÈNE, à part, essayant de remonter.

De cette sotte évitons la présence...

LA COMTESSE, devançant Célimène.

Voici des gens de qualité, je pense...
Agréable surprise... et que j'ai de plaisir!
J'avais de vous revoir le plus ardent désir.
Sur terre, nous avons bravé les mêmes blâmes;
Vos exploits amoureux étaient fort de mon goût;
Comme moi, de l'hymen vous brisâtes le joug,
En proclamant le droit des femmes;

Vous avez fait souffrir des millions de cœurs;
Tant mieux! moi, j'ai forcé les hommes, ces vainqueurs,
A nous servir, comme de vrais ilotes;
Et, jusque dans l'Enfer, je porte des culottes!...

CÉLIMÈNE.

Recevez tous mes compliments.
Mais un devoir, ailleurs, m'oblige... et je vous quitte..
(Célimène veut remonter, la comtesse l'arrête du geste.)

LA COMTESSE.

Par mes aïeux! l'accueil choque mes sentiments.
Jusque dans les Enfers allez-vous en visite?

CARON, au milieu des deux femmes.

Madame est triste, et fuit tous vos glapissements.
A modérer vos cris ici je vous invite...

LA COMTESSE, blessée.

Pour l'attrister Madame a plus d'un souvenir,
Dont le fardeau, sans doute, est pénible à bannir.
Si prématurément le trépas l'a ravie
Aux belles passions qui partageaient sa vie!
Elle doit regretter, avec mille remords,
D'avoir, là-haut, fait autant de victimes,
Et cependant, malgré ses mérites sublimes,
D'en rencontrer si peu, parmi les morts...

CÉLIMÈNE, avec vivacité.

J'en pourrais rencontrer, Madame, davantage,
Si, comme vous, prudente en mes attachements,
Parmi les Adonis retraités d'un autre âge
J'avais choisi tous mes amants...
(Elle sort rapidement à droite.)

LA COMTESSE, bouleversée.

La méchante... a bien fait de prendre ainsi la fuite :
Je veux que tout l'Enfer sache son inconduite...
(En traversant pour remonter, elle se trouve en face d'Oronte.)
Est-ce donc vous, Oronte? Ah ! je rends grâce aux dieux
De vous avoir mis sur ma route,
Pour calmer la fureur qui me pénètre toute.

ORONTE, d'une galanterie exagérée.

Elle donne l'éclat de la foudre à vos yeux.

LA COMTESSE, avec coquetterie.

Que votre métaphore et m'apaise et me touche!
Je vous retrouve enfin galant, comme autrefois;
Votre bras... et faisons quelques tours dans ce bois...

ORONTE, lui baisant la main.

Sentez combien brûle ma bouche.

CARON, s'interposant.

Pardon, la discipline aux Enfers interdit
D'aller, à deux, s'égarer sous l'ombrage...

LA COMTESSE, à Oronte, en retirant sa main.

Entendez-vous ce qu'il nous dit?

ORONTE, insistant auprès de la comtesse.

Palsembleu! qu'avons-nous besoin de son suffrage?...

CARON, voulant les séparer.

Vos gestes sont fort indécents,
Monsieur, je vous défends de poursuivre Madame.

ORONTE, écartant Caron.

Tes avertissements deviennent agaçants;
Tant pis, si notre amour n'est pas dans ton programme.
(Il prend la main de la comtesse.)
Rendez-moi votre belle main...

LA COMTESSE, luttant contre Oronte.

Oronte, arrêtez-vous... Je renonce à l'Hymen,
Si vous déchirez mes dentelles.

CARON, prenant l'autre main de la comtesse.

S'il faut sévir, je vais...

ORONTE.

Non... mes ardeurs sont telles...

CARON, tirant à lui.

Plutôt que de laisser commettre ce péché...

ORONTE, tirant de son côté.

Plutôt que de céder un bien que j'ai touché...
Je vous enlèverais...

CARON.

Moi, j'oserais vous battre...

ORONTE.

Je vous mettrais en deux...

CARON.

Je vous mettrais en quatre!...

LA COMTESSE, se débattant.

Messieurs, messieurs, vous êtes insensés...
Mes rubans et mes nœuds de satin sont froissés...

(La robe de la comtesse se déchire. Oronte se sauve à droite, en emportant une manche. Caron tombe à terre, avec l'autre manche. — La comtesse s'enfuit dans les arbres au fond.)

CARON, se levant péniblement.

Ouf! me voilà tout hors d'haleine,
Pour avoir défendu l'honneur de mon domaine,
La décence et les bonnes mœurs...
Car il faut surveiller, comme un maître d'école,

Les couples amoureux de cette farandole
Qui foule aux pieds mes gazons et mes fleurs,
Et tous les règlements et toutes les pudeurs...
Ah ! Mercure !... — Voici venir une autre folle... —

SCÈNE IX

CARON, CÉLIMÈNE

CÉLIMÈNE, *venant à droite, très empressée.*

C'est vous que je cherchais, seigneur !..

CARON.

Appelez-moi Caron, aimable Célimène ;
Ce nom suffit à mon honneur ;
Les titres, inventés par la folie humaine,
Sont peu de saison sur ces bords :
L'égalité s'impose chez les morts...

CÉLIMÈNE.

Pardon. Renseignez-moi ; vous savez toute chose :
Connaissez-vous Alceste ?

CARON.

Indubitablement.
Grand philosophe, mais un peu fou, je suppose...

CÉLIMÈNE.

Que dites-vous ? lui, fou ?

CARON.

Puisqu'il fut votre amant.

CÉLIMÈNE.

Quoi ! vous savez... ?

CARON.

J'ai lu votre galante histoire
Ecrite, chez Minos, sur des feuillets d'ivoire.

CÉLIMÈNE.

Oh ! soyez généreux. Alceste est-il ici ?

CARON.

Que vous importe, à vous, le lieu de sa retraite ?

CÉLIMÈNE.

L'apprendre est mon cher souci.

CARON.

Des secrets de l'Enfer je réponds sur ma tête...
Et sur ce point il ne m'est pas permis,
Madame, de vous satisfaire;
Je dois garder le poste où Mercure m'a mis
Pour écouter, voir et me taire...

CÉLIMÈNE.

Oh ! je voudrais parler à ce dieu tutélaire...

CARON.

Chez Pluton, à cette heure, il remplit un devoir...
Allez, par ce sentier, l'attendre au bord du fleuve ;
Prenez la vague pour miroir,
Et vous verrez, ma belle veuve,
Que de tout obtenir vos yeux ont le pouvoir.

CÉLIMÈNE.

Merci, Caron, et de toute mon âme !
(Elle disparaît promptement au fond.)

CARON.

Je comprends qu'un amant soit mort pour cette femme.

SCÈNE X

CARON, puis ALCESTE, THALIE

CARON, regardant à travers les arbres de gauche.

Qui vient ici ?... c'est bien notre fuyard.
Rappeler Célimène... Ah ! je le voudrais certe ;
Je pourrais imputer la rencontre au hasard ;
Mais j'aperçois Thalie... et ce serait ma perte.

ALCESTE, rêveur.

Bonjour, Caron.

CARON, à part.

Il est calmé... tant mieux...

(Haut.)

Bonjour.

ALCESTE.

Dans cet asile enfin me voici de retour;
Rien n'en trouble la paix et la mélancolie...

(Alceste s'est assis sur un bloc de rocher. Il rêve.)

CARON.

Je sors tranquille... il est assisté de Thalie.
Soyons muet, mais ne soyons pas sourd.

(Il se retire lentement dans les arbres du fond.)

THALIE, debout derrière Alceste.

J'ai fait rire et pleurer Molière;
— Dans ses lauriers que de cyprès! —
Je viens, d'une voix familière,
Bercer ton rêve et tes regrets.
Je sais de quels assauts ta vie,
Quand tu marchais ton droit chemin,
Fut harcelée et poursuivie,
Dans l'arène du genre humain.
Ton honneur, loyal et rigide,
Comme un laurier d'or et d'airain,
A tes actes servant de guide,

Illuminait ton front serein;
Et la franchise de ta bouche,
En dépit des mépris soufferts,
Flagellait d'un accent farouche
Les courtisans et les pervers.
Oui, ta colère fut féconde;
Ainsi qu'un phare elle brilla
Sur les frivolités d'un monde
Qu'un jour le peuple foudroya!

Mais une faute, sans exemple,
T'a fait déchoir de ton orgueil;
Une idole a souillé le temple
Dont ta vertu gardait le seuil;
Tu fus vaincu par une femme;
Et je t'ai vu haïr le jour
Où tu donnas toute ton âme,
Pour l'aumône d'un peu d'amour...

(Alceste se lève.)

Car elle trahit, la perfide,
Le cœur que son regard brûla,
Et qui devint un gouffre vide
Quand la chimère s'envola.
Sans remède pour ta blessure,
Dans la mort tu cherchas l'oubli;
Mais le spectre de la parjure
Avec toi fut enseveli...
De ce passé, si lourd de honte,

Foule à tes pieds les vils débris,
Afin que ton esprit remonte,
Calme, au séjour des purs esprits.
Écoute la Muse qui t'aime ;
Repens-toi, cher Alceste, viens;
J'apporte le pardon suprême
Qui mène aux Champs-Élyséens !

ALCESTE, s'agenouillant.

A deux genoux, merci, Muse consolatrice ;
Mais, trop profondément saigne ma cicatrice.
Ah ! pardonne. Je suis ton serviteur soumis;
Je baiserais tes pieds, si tu l'avais permis,
Tant ma douleur, confuse, avec regret s'exhale
Devant ta pitié chaste et ta grâce idéale !

THALIE.

Lève-toi. Sois sincère; achève, je le veux;
Ose me confier le plus cher de tes vœux.
Quand j'ai fléchi pour toi la justice éternelle,
Ton cœur ne peut-il rompre une chaîne mortelle ?

ALCESTE, remontant.

Eh bien, non! en rouvrant mes yeux à la clarté,
Mercure a renoué le joug que j'ai porté...
Non, je ne puis quitter cette demeure, ô Muse,
Non, quand tu m'offrirais l'Olympe, je refuse!...
La femme que j'aimai d'un amour insensé,

La coquette qui m'a lâchement repoussé,
Pour l'avoir souhaitée à moi seul, tout entière,
Celle qui de mon cœur fit, en riant, litière,
Dont j'eusse racheté l'honneur prostitué,
Et pour qui je me suis honteusement tué;
Célimène, en un mot, Célimène, la belle,
L'incomparable amante, adorable et cruelle,
Célimène est ici... c'est certain... je le sens,
A l'air que son passage a parfumé d'encens!

(Caron se montre au fond.)

Ses pieds ont dû fouler ce sol qui brûle et tremble;
Et dans le même Enfer nous respirons ensemble...
Eh bien, pardonnez-lui, dieux des funèbres bords,
Sa beauté doit suffire à racheter ses torts.
Rendez-moi, rendez-moi la moitié de mon être;
Faut-il mourir deux fois avant que de renaître?
De ton rôle, Caron, adoucis les rigueurs;
Pour un suprême adieu rapproche nos deux cœurs!...

CARON, regardant Thalie.

J'ignore le destin de celle que tu pleures,
Et quel est son asile en nos sombres demeures...

ALCESTE.

Pourquoi m'a-t-on tiré de l'abîme infernal,
Où la nuit n'a que l'œil d'Alecton pour fanal?
Là, j'errais, délivré de mes charnels atomes,
Dans le silencieux cortège des fantômes

Du frisson de la vie autrefois agités,
Et qui, pour fuir la terre et ses perversités,
Ont du fer de Caton invoqué l'assistance.
Moi, qui me reposais, comme eux, de l'existence,
Volontaire proscrit des hommes et du jour,
Et qui m'étais couché dans la mort par amour!
Quelle pensée eut donc Mercure de descendre
Jusqu'à moi, pour former cette chair de ma cendre,
Et faire resplendir l'aurore d'un réveil
A mes regards éteints, fatigués du soleil?...

THALIE.

Mercure, en inclinant sur toi son caducée,
Fut ému, comme moi, de la même pensée,
Car il a prononcé ces mots que j'ai compris :
« Sublime esprit, retourne au séjour des esprits. »

CARON, à Alceste.

Attends Mercure. Il est à cette heure en visite
Chez Pluton même. Il veut consulter ses décrets...

THALIE, vivement.

Sur les pécheurs dont j'ai la liste écrite,
Afin que nous puissions formuler des arrêts
Équivalents à leur mérite.
Mais sachons par nos soins surprendre son retour.
Caron, cours rassembler cette poussière humaine
Qui se querelle, rit et pleure, tour à tour,

Aux quatre coins de ton domaine.
Moi, je vais ordonner qu'on dresse un tribunal,
Pour juger cette fourmilière,
Préparer un concert, des lauriers pour Molière,
Et pour son buste, un piédestal.

ALCESTE.

O Muse, si pour moi ton âme s'est émue,
De ce spectacle épargne-moi la vue.

THALIE.

Suis-moi sous ces obscurs cyprès.
Tu pourras, à l'abri des regards indiscrets,
De Mercure qui t'aime attendre la venue.

(Ils sortent à gauche.)

SCÈNE XI

CARON, PANCRACE

PANCRACE, empressé, venant de droite.

Pardon, seigneur Caron, je viens pour t'avertir
Qu'Oronte et Célimène ensemble ont pris la fuite;
Il faut, avec ta barque, aller à leur poursuite.

CARON.

Il faut, seigneur Pancrace, apprendre à mieux mentir.
Si l'on croit me tromper, par le Styx! on se trompe.

PANCRACE.

Je te jure qu'ils sont absents de ces jardins.

CARON.

Je vais faire sonner la cymbale et la trompe
Par deux démons armés, en outre, de gourdins,
Qui conduiront ici les morts, je vous l'assure,
En jouant sur leur dos un concert en mesure...
(Mercure et Célimène paraissent au fond.)
Mercure... et Célimène... en tête à tête! bien.
Retirons-nous...

PANCRACE.

Parbleu ! l'aventure est étrange.

CARON.

Les dieux, en pareil cas, poussent loin l'entretien,
Et n'aiment point qu'on les dérange...
(Ils sortent à gauche.)

SCÈNE XII

MERCURE, CÉLIMÈNE

MERCURE.

Vous avez l'art d'émouvoir, d'éblouir;
Votre prière est un ordre suprême;
Commandez donc; je jure d'obéir,
Pour voir sourire une bouche que j'aime.

CÉLIMÈNE.

Je crains de vous déplaire... et pourtant je le dois...
Comment vous exprimer l'ennui que je surmonte ?
L'hommage, qui m'eût faite orgueilleuse autrefois,
Me fait, céans, rougir de honte...

MERCURE.

Célimène, rougir? c'est miracle... Tant mieux!
J'aime la résistance écrite en de beaux yeux;
Je veux, pour illustrer ma mission céleste...
(Il veut lui prendre la main.)

CÉLIMÈNE.

Arrêtez-vous, seigneur, j'aime...

MERCURE.

Qui donc?

CÉLIMÈNE.

Alceste.

THALIE, se montrant à gauche, à part.

Il est temps qu'il paraisse et qu'il plaide à son tour...
(Elle disparaît.)

MERCURE.

L'heureux mortel, qui peut inspirer tant d'amour!...

CÉLIMÈNE.

Et si j'implore ici votre justice,
O puissant dieu, je ne le cèle plus,
C'est afin que Pluton l'admette en ses élus,
Et que, moi seule, il me punisse.

MERCURE.

Eh bien, je veux te venger de la mort,
Toi, la plus belle, entre les belles.
Du sort des vils mortels sépare enfin ton sort,
Pour éclipser, là-haut, des beautés immortelles;
Enlace au mien ton radieux essor;
Je veux entre mes bras, fleur pour le ciel éclose,
T'emporter chez les dieux, dans une apothéose!...

(Il la prend dans ses bras.)

Quel triomphe t'attend dans l'Olympe!... Je vois
Les immortels pâlir et rougir à la fois,
Devant ta royauté que la grâce environne.
Junon inclinera l'orgueil de sa couronne;
Jupiter éteindra la foudre au firmament,
De crainte d'effrayer ton sourire charmant;
Vénus se cachera quand ses sœurs, les étoiles,
Se voileront, devant tes nudités sans voiles;
Et Phébus, l'astre-roi de la céleste cour,
En extase, oubliera de rallumer le jour,
Pour laisser rayonner sur la nature entière
Tes yeux, source d'amour, de joie et de lumière!...

(Il veut l'entraîner. Célimène passe de l'autre côté.)

CÉLIMÈNE.

Jamais !

MERCURE.

Vous refusez ?...

CÉLIMÈNE.

Jamais !

MERCURE.

Qui me l'eût dit !
Que l'offre d'un présent, où le Ciel resplendit,
Fût par vous repoussée et pût vous faire injure ?
Quelle énigme êtes-vous, étrange créature ?
Si j'en crois la légende, Alceste, en votre cœur,
Fut détrôné par plus d'un fortuné vainqueur ?

(Thalie et Alceste paraissent à gauche et écoutent.)

Pourquoi tant de constance envers lui, je vous prie,
O modèle de grâce et de coquetterie ?

CÉLIMÈNE.

Coquette, je le fus. C'est vrai. J'ai mérité
Le langage que tient votre sévérité.
Sur terre, ma beauté, qu'entouraient tant d'hommages,
A fait, pour mes péchés, de sensibles ravages ;
Mais, dans le tourbillon des plaisirs, des encens,
Qui flattaient mon orgueil et captivaient mes sens,
Aucun n'a pu me faire oublier, je l'atteste,
L'amour vrai, l'amour pur que me vouait Alceste,

Et le plus lourd, le plus cuisant de mes remords,
Celui qui m'a conduite, en larmes, chez les morts,
Ce fut de n'avoir pu réparer mes offenses
Envers ce cœur si bon, si grand dans ses souffrances;
Car mon rêve constant, le plus cher, entre tous,
C'était de l'obtenir pour maître et pour époux...

(Alceste veut s'élancer. Thalie le retient.)

Maintenant, c'est fini. Le Destin qui m'accable,
Fait, en nous séparant, mon deuil irréparable;
Mon repentir est trop tardif, pour qu'aujourd'hui
J'obtienne un rang modeste, à genoux près de lui;
Et dans la solitude où rentrera mon ombre,
Elle devra gémir, durant des ans sans nombre...
Cessez donc de séduire et mon cœur et mes yeux,
En m'ouvrant la demeure enivrante des dieux;
Indigne d'obtenir une faveur si haute,
Je veux un châtiment qui lavera ma faute.
Mercure, vengez-vous de tout votre pouvoir :
Que le Tartare, où meurt notre dernier espoir,
M'engloutisse à jamais en son ombre funeste;
Je le préfère, — avec le souvenir d'Alceste!...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, THALIE, ALCESTE

THALIE, à haute voix.

Son souvenir, c'est bien... sa présence, c'est mieux...
Le voilà!

(Elle fait avancer Alceste.)

CÉLIMÈNE, avec un cri.

Lui! c'est lui!

MERCURE, donnant la main à Alceste.

Je vous le rends.

CÉLIMÈNE.

Grands dieux!

ALCESTE, tendant les bras à Célimène.

Dans mes bras!

CÉLIMÈNE, s'agenouillant.

A vos pieds...

ALCESTE, la relevant.

Non, dans mes bras, vous dis-je!
J'ai tout entendu...

CÉLIMÈNE.

Vous?

ALCESTE.

Et tout est oublié...
Hors l'amour immortel dont mon cœur fut lié.
Mercure a permis ce prodige.

MERCURE.

Divinité plus que noblesse oblige.

CÉLIMÈNE.

Oh! merci, dieu bon! dieu sauveur!

MERCURE.

Si ma ruse n'était pas neuve,
Elle me fait beaucoup d'honneur;
A son époux défunt j'ai pu rendre une veuve;
Sur terre, on n'a pas ce bonheur.

(Ici Oronte, la Comtesse, Caron, Pancrace et Marphurius entrent en scène.)

ALCESTE, comme inspiré.

Quel miracle s'opère en mon âme ravie?

(Oronte s'est placé à côté d'Alceste.)

Je devine aujourd'hui l'énigme de la vie.
Altéré de justice et d'amour idéal,
J'ai combattu, là-haut, les artisans du mal;
Et, pour me garder fort, dans la mêlée humaine,
J'ai fait à mon honneur un rempart de ma haine;

Eh bien, la dure épreuve où s'épura mon cœur,
L'amour de Célimène en est le prix vainqueur;
Et, comblé par Mercure, autant que nous le sommes,
Je crois aux dieux vengeurs... et je pardonne aux hommes!

(Alceste donne la main à Oronte.)

MERCURE.

Alceste, tu dis vrai, la souffrance est un bien.
Nous autres, immortels, nous ne connaissons rien
Aux douloureux amours, si pleins de poésie.
Nous avons le nectar, nous avons l'ambroisie;
Mais je le dis bien bas, de peur de blasphémer,
Ne pouvant pas souffrir, nous ne pouvons aimer.

(Bruit de cymbales et de trompes.)

THALIE.

Ce signal nous convie au tribunal, Mercure...

MERCURE.

Il ne siègera pas. — J'ai perdu la gageure... —

THALIE.

Je gagne alors?

MERCURE.

Non pas.

THALIE.

Qui gagne?

MERCURE, il montre Célimène et Alceste.

C'est l'Amour!

(Mercure s'adresse à la foule des personnages de Molière qui entrent en scène.)

Oui, c'est au repentir de ces cœurs sans détour,
Au rachat mutuel de ces amants sincères,
Pécheurs, que vous devez la fin de vos misères.
En leur faveur j'absous vos torts et vos méfaits;
Aux Champs-Élyséens partez, allez en paix;
Molière ouvre à vos jeux sa porte hospitalière...

ALCESTE, donnant la main à Célimène.

Gloire à Mercure!

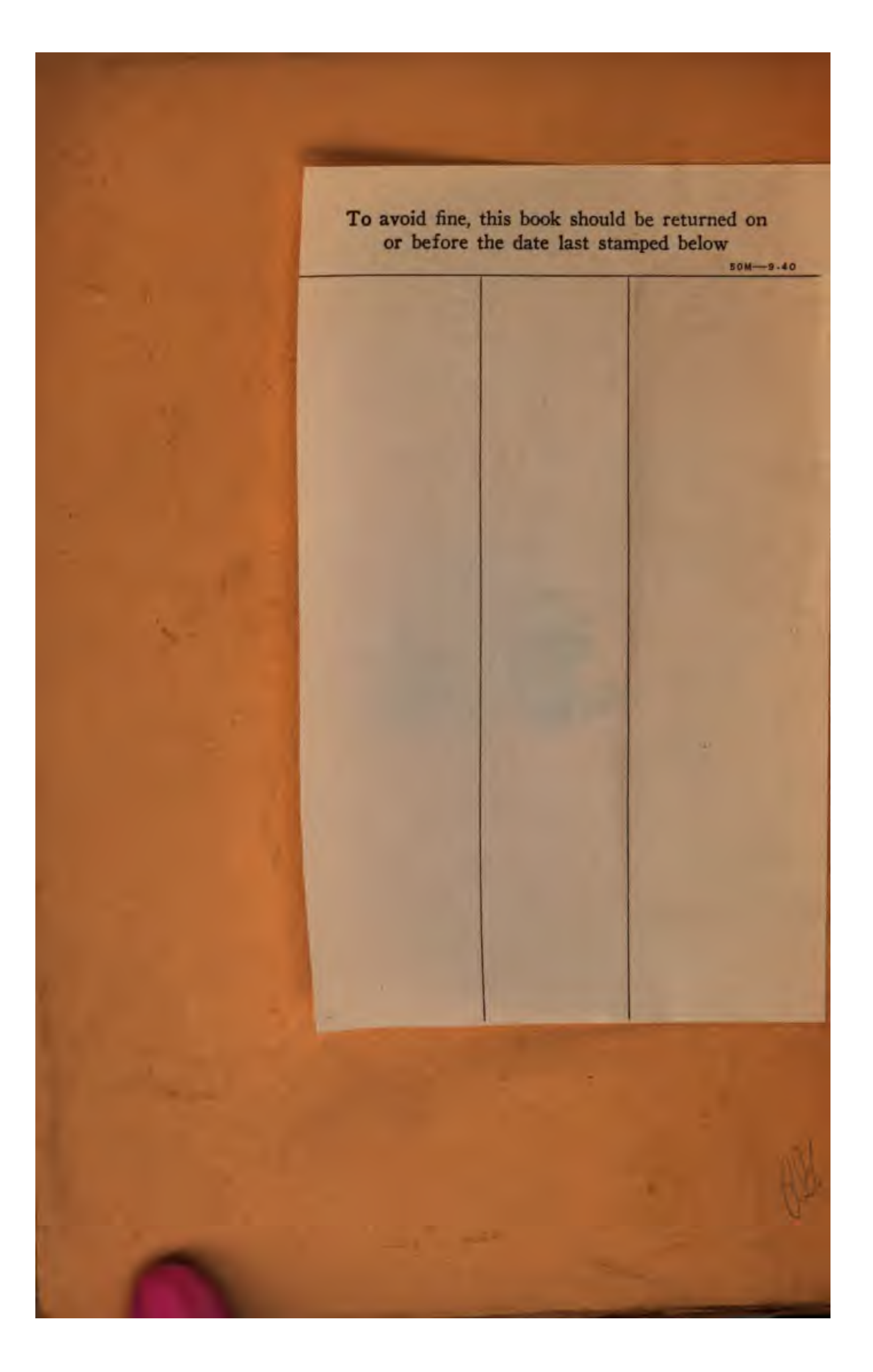
MERCURE.

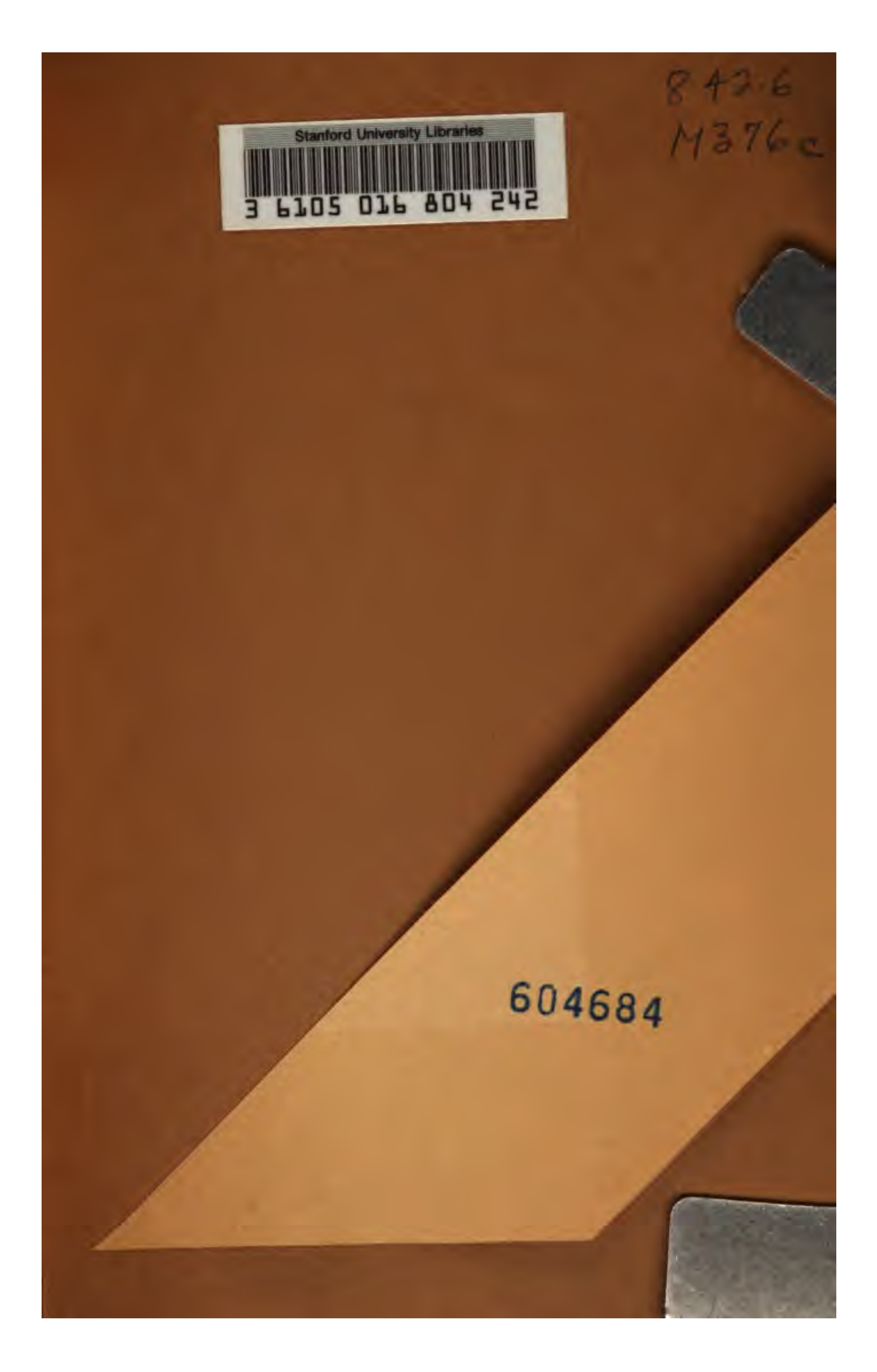
Non. Dites : Gloire à Molière!

(La foule crie : GLOIRE A MOLIÈRE!)



Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères — 32034.


To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below
50M—9-40


Stanford University Libraries
3 6105 016 804 242
842.6
M376c
604684